

III. « On peut allumer des dizaines de bougies à partie d'une seule, sans en abrégé la vie. On ne diminue pas le bonheur en le partageant. » Bouddha

Bulle sort de la douche et se lance un regard dans le miroir, ses yeux fixent le reflet : une jeune fille curieuse et généreuse, toujours à l'affût de la vie et de ses surprises. Chaque jour, Bulle part à la cueillette des connaissances, pleine d'énergie et toujours avec la même fraîcheur. Elle jubile lorsqu'elle envisage l'homme sous un angle positif, grandiose lorsque qu'il est capable de construire des pyramides ou des cathédrales, de composer des symphonies divines ou bien de peindre la Joconde. Comme il est douloureux en revanche d'apprendre le sadisme dont il est capable ! A cause de son jeune âge, peut-être, elle a du mal à appréhender la cruauté et se demande quelles circonstances peuvent amener le cœur et l'intelligence d'un homme à exercer de concert la barbarie, sans que ni l'un ni l'autre ne résiste, ne tressaille et tire la sonnette d'alarme, mû par un instinct de respect de la vie de son semblable, de son frère. Elle aimerait comprendre, quel mécanisme le pousse à gravir le sommet de l'horreur, le summum de la torture, lorsque la guerre, politique ou religieuse, est déclarée, comme si l'autorisation de tuer l'ennemi ne satisfaisait pas assez le besoin de férocité alors réveillé en lui, comme s'il devait recourir alors à la sauvagerie la plus totale pour assouvir sa soif de brutalité. La jeune fille constate malheureusement qu'aujourd'hui l'homme a su éradiquer nombre de maladies, mais n'a pas lutté contre le pire fléau, celui qui est sans doute le plus meurtrier, c'est-à-dire la *Haine* qu'il porte en son cœur.

Elle repense à la personne entrevue la veille dans le métro. Une personne, qui n'en était plus une au sens habituel du terme : dignité diluée dans les aléas du hasard, dans les méandres de la maladie, dans le labyrinthe complexe qu'est le système de vie de l'homme moderne.

Un abri pour se réfugier de la cruauté de la rue, un ami pour réchauffer son cœur, voilà ce qu'elle n'a plus. La proie de plus malheureux et plus agressif que lui, un animal apeuré et faible, qui va disparaître, voilà ce qu'elle est à présent. Telle est la loi de la Nature. Parfois, l'homme moderne doit fuir la misère à l'instar des premiers hommes qui devaient échapper à leurs prédateurs, les félins ; la loi de la jungle a fait place à la loi du marché. Cette dernière est aussi cruelle. Depuis toujours, le monde est construit comme une pyramide : le plus grand nombre est perpétuellement repoussé au bas de l'édifice, car celui-ci a besoin d'une base large et solide. Il faut du courage, et vivre est alors un combat, où le temps est une arme, quand l'argent est un Dieu.

Néanmoins, Bulle a seulement fait don d'une pièce tout en regardant la personne dans les yeux. C'est d'ailleurs tout ce que celle-ci demande : un regard pour se sentir encore un être humain, une pièce pour survivre. Pas plus. Même si elle rêve d'un monde meilleur, Bulle se rend bien compte que ce n'est pas ici et maintenant qu'il est possible de changer quoi que ce soit à l'ordre des choses...



Il s'avance et rit, ses dents jaunies habillent un sourire scélérat. Son pas est lent, assuré qu'il est d'arriver à ses fins.

Il s'incline pour te saluer et prend ta main pour conduire la danse : un pas en avant, trois pas en arrière. C'est ainsi qu'à reculons, il t'emmène et vous quittez le bal, prenez l'ascenseur.

La descente programmée au sous-sol se fait insidieusement : tu bats toujours la mesure mais la musique s'estompe pour bientôt faire place à un sinistre silence. Tu prends conscience soudain d'être séquestrée. Il n'y a pas d'issue, cependant tu tentes de fuir.

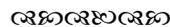
En vain.

Alors tu fixes celui qui te fait face : peu à peu la lumière déserte ton regard, tes lèvres se crispent de douleurs, tes mains tâtonnent le néant. Et ton cœur ? Il bat toujours, lui ! Il cherche désespérément ...de l'Amour ? Un peu de compassion ? Une once de pitié à défaut de piété ? La charité, peut-être ?

Peine perdue.

Tu capitules, finalement. Le spectre rit de plus belle. Ses dents à présent rougies de ton sang habillent un sourire conquérant. Tu ne l'as pas désiré, toutefois tu l'as épousé. Il ne te quittera plus jamais car vous êtes unis par des liens d'airains qui se resserreront encore au fil du temps.

Ce compagnon se nomme Misère. Prenons garde, on le rencontre souvent, hélas !



A l'aube de ses dix-huit ans, la jeune fille a déjà déployé les ailes de la maternité et couve son petit frère : elle est celle qui le veille, l'écoute, le berce, ou le console depuis que leur mère les a quittés, partie pour un au-delà indéfinissable et lointain. Loin de la détruire, le deuil l'a mûri, lui a donné à voir l'essentiel. Elle a ainsi grandi très vite, pour une jeune fille de sa génération. Elle a très tôt compris la vanité de la possession, la nécessité supérieure de se préoccuper au contraire des personnes et de leur bien-être. Elle fait le clown lorsque Antoine, son petit frère est triste. Elle fait la conversation avec Mme Jeanne, voisine septuagénaire et seule au monde. Elle achète parfois ses provisions chez le petit épicier du quartier, contribuant de cette manière à la survie financière - sans doute provisoire - du petit commerce. Prévenante, elle rend souvent service à son entourage, sans que cela ne lui coûte, de façon naturelle et spontanée. Elle écoute enfin et surtout son père : il peut parler pendant de longs moments de celle qui l'a laissé comme un infirme. Il lui manque une part de lui-même, disparue en même temps que la femme de sa vie, qui repose désormais au cimetière. Parler de Solange lui permet de croire fugitivement qu'elle n'est pas si loin en vérité. On est dimanche, et comme d'habitude le dimanche matin, elle est sortie. Elle va bientôt ouvrir la porte, jeter l'imperméable ruisselant sur la patère de l'entrée et venir tout contre la cheminée, se frotter les mains, tout en racontant qu'elle vient de prendre une superbe douche glacée et qu'il ne fait pas un temps à mettre un chien dehors ! A la belle saison, à l'inverse, elle rentre ruisselante de sueur et court prendre une

douche ! Toujours enchantée par cette balade qu'elle aime aussi matinale que solitaire ... Dans ce genre de conversation, la mort a toujours le dernier mot : le silence. Le silence qui finit par tomber, longuement. Puis, Bulle et son père tentent de se sourire, mais le cœur n'y est pas. Solange retourne au néant auquel elle avait réchappé un instant. Partager la douleur ne l'allège pas, Bulle ne sait comment soulager son père autrement qu'en ressuscitant une heure durant la personne qu'ils aiment tous les deux le plus au monde. Dans la nuit qui suit, Bulle pleure silencieusement.

IV. « Un esprit ne peut être en bonne santé que s'il se nourrit du passé. » Junot Diaz

Gourmande, Bulle aime les mots. Pour leur musicalité, pour leur chaleur, leur générosité. Les mots, source d'images et d'émotions, Bulle les goûte, les déguste ou bien les dévore, les engloutit.

Elle musarde avec les textes où les mots jouent à se répondre. Elle se délecte avec les alexandrins prononcés à mi-voix pour plus de plaisir. Elle rit, elle pleure. Lire est comme réveiller et tirer du néant des mots, conteurs éternels qui ont traversé les siècles et témoignent du passé des hommes.

Les mots l'emmenent, la transportent bien plus loin que le rêve, dans l'imaginaire. Mais ce n'est pas seulement une évasion. Bulle s'enrichit. Elle se fait une « idée » du monde, se fabrique un idéal, paravent des aléas de la vie. Elle se tisse un tapis de valeurs, socle coloré et solide. Il lui semble être de moins en moins « *transparente* », il lui semble prendre « *couleur* » au fur et à mesure qu'elle accumule les lectures. Elle se sent de moins en moins « *légère* » et tel l'arbre, elle développe des racines en profondeur. Mais cela ne l'empêche pas de tendre ses branches vers le ciel et, alors, fusionner avec la masse invisible que constitue la mémoire de l'humanité qui flotte tout autour de nous. Elle respire cette présence, elle en tire bénéfique et mûrit comme un fruit au soleil.

Pour Bulle, lire est cette soif insatiable de la connaissance de l'humain, de soi, de la vie, de son sens. Lire est une quête en somme.

Cet intérêt atavique pour la lecture lui vient de son père, bibliothécaire. Celui-ci l'a très tôt menée au « Royaume des Livres » comme il disait en partant au travail. Elle connaît tous les rayons, le classement des connaissances humaines par domaine, neuf catégories dont le code est universel.

Son père a toujours partagé ses lectures avec elle, lui racontant le soir des histoires qu'il inventait et agrémentait de détails puisés dans ses lectures du moment. Bulle a pris le relais et fait de même avec son petit frère. Ainsi, chaque soir, depuis qu'ils sont orphelins, ils se retrouvent côte à côte dans le lit de P'tit Toine, et Bulle, éloquente, cesse de conter seulement lorsqu'elle s'aperçoit que son frère s'est endormi, l'heure tardive indiquant que le temps a filé sans qu'elle en prenne conscience...

Elle est plongée en ce moment dans la civilisation des Aztèques, avec intérêt, fascinée par leur conception de la vie, leur croyance au destin fixé par avance par les Dieux.

Antoine s'approche en silence, comme il le fait toujours lorsqu'il sait que sa sœur est en train de lire. Bulle lève les yeux.

- Tu es prêt à te coucher ? demande-t-elle. Antoine acquiesce et lui prend la main. Ensemble, ils se dirigent vers la chambre et se blottissent sous la douillette couette.

- Ce soir, je vais te raconter la « Création du Monde » du point de vue des indiens, les tout premiers, les Quiché-Mayas ! annonce Bulle.

- Ah bon ? Il y a plusieurs versions ? s'exclame Antoine

- Et bien oui, Mon Toinou, des milliers de légendes racontent les origines du Monde ! On les trouve parmi toutes les religions, chez quasi toutes les sociétés traditionnelles. Il y a même certains philosophes qui ont tenté d'expliquer la création de l'univers.

- Et il y a aussi Le Big-bang ? complète le jeune garçon en souriant malicieusement, car comme sa sœur et son père, il est athée.

- Oui, il y a aussi la version scientifique, non moins extraordinaire ! répond Bulle. Mais ce soir, je vais m'inspirer de la légende Maya pour te conter la naissance de l'univers...

«On a trouvé dans le livre des anciens mayas une légende de la création du Monde qui commence ainsi : « *Voici le récit du moment où tout était en suspens, tout n'était que calme et silence ; tout était immobile, tout était tranquille et l'immensité du ciel était vide. (*)* » (*) *Le livre du Conseil, le Popol Vuh, renferme les anciens mythes de la création du Monde des Quiché-Mayas des hautes terres du Guatemala*

Cependant, il y avait deux Dieux « Cœur du Ciel » et « Cœur de la Terre » qui eurent envie de « meubler » ce vide et de créer le Monde. Mais sais-tu, Toinou, que les Dieux façonnent le monde, tels des artistes ? Tel celui sculptant la pierre ou le bronze pour donner forme, que dis-je ? Pour donner Vie, à la matière inerte. Tel celui qui peint des paysages, capable de créer du relief et de la lumière avec un pinceau. Tel celui qui prodigieusement assortit les notes donnant à jouer de merveilleuses musiques. C'est la même chose qu'il se passa ici - toute création a une dimension divine- nos Dieux, donc, se mirent à l'ouvrage, disposèrent, et avec quelle munificence ! les montagnes, les plaines, les océans, et les continents. Le tout resplendissait de beauté. Puis ils introduisirent des êtres vivants dans ce décor. Et l'on put entendre, désormais, le zinzinement ou le ramage des uns, le rugissement ou le grognement des autres, bref, une dimension sonore rendit, s'il en était besoin, plus agréable encore l'œuvre de Cœur du Ciel et de Cœur de la Terre. C'est ensuite que cela se gâta... Tu sais, on dit toujours que l'erreur est humaine, « *Errare humanum est* », mais tu vas voir qu'ici, nos Dieux firent également des bêtises !

- Cela leur a servi d'expérience et ils tentèrent de faire mieux la fois suivante, n'est-ce pas ?

- Oui, Un peu comme toi et moi, finalement...Mais n'anticipons pas, revenons à notre création : Une fois le décor mis en place, la vie se développa indépendamment de la volonté des créateurs et les petites fautes commises à l'origine devinrent des catastrophes.

Le premier Monde vit se propager des créatures très voraces. Insatiables. Leur appétit démesuré provoqua l'élimination absolue de toutes les espèces vivantes qui partageaient leur Terre. Elles vinrent à manquer de nourriture, faute de « gibiers ». Elles furent contraintes de se dévorer entre elles, de se transformer en cannibales afin de subsister ! La vie se mit à ressembler à une partie de chasse perpétuelle. Ces créatures tuaient en effet non seulement pour se nourrir mais également pour ne pas servir de nourriture elles-mêmes ! Cas de légitime défense : assassiner ou mourir ! Chacun préférait désormais vivre terré pour ne pas être vu, chacun devait se méfier de tous, car on avait même vu des personnes dévorer les membres de leur propre famille !

Alors, Cœur du Ciel, déçu par ce résultat, souleva l'Océan, tant et si bien que l'eau recouvrant toute la Terre, noya les quelques survivants...

Le deuxième Monde dégénéra après quelques centaines d'années seulement. L'homme de cette époque, créature proche de nous physiquement, admirait profondément la Nature, subissait sans se

plaindre ses caprices, la servait au contraire avec zèle et empressement. Mais il arriva qu'une vague d'extrémisme déferla, déifiant Dame Nature, et un beau jour il fut interdit de la « toucher », et par conséquent, d'arracher quelque plante que ce soit. Alors, le monde végétal envahit progressivement tout l'espace, isolant les espèces vivantes les unes des autres. Elles manquèrent de territoires larges et ouverts où se retrouver en groupe. Toutes devinrent solitaires et prisonnières à l'intérieur de jungles, forêts, et toutes perdirent de vue l'horizon, le soleil, et même le ciel. Les carnivores périrent, incapables de chasser au milieu d'une végétation dense. Ces animaux, en effet, dotés d'une vue perçante pour distinguer des proies à des centaines de mètres, se trouvèrent dans l'impossibilité de les repérer dans les feuillages touffus. Les félins coureurs atteignant quelques soixante kilomètres heures, furent handicapés dans la jungle où la vitesse était à présent une qualité inutile, et ne surent comment s'adapter, par manque d'imagination, qualité qui les aurait probablement sauvés. Les herbivores disparurent également tout simplement à cause de l'impossibilité de se rencontrer dans ce labyrinthe et de se reproduire en nombre suffisant pour garantir la survie de l'espèce.

Alors, Cœur du Ciel se mit en colère, appela à la rescousse le Vent qui souffla tant et si bien qu'il emporta tout sur son passage et aspira dans un tourbillon infernal tout les êtres vivants sur la Terre...

Le troisième Monde, se développa tranquillement, l'harmonie régnait entre le monde animal et végétal. Malheureusement, cela ne dura pas, car un jour, les microbes, bactéries et autres virus se multiplièrent rapidement et la Maladie faisant son apparition pour la première fois, décima un nombre impressionnant de créatures, bouleversant le précieux et fragile équilibre. Les espèces les plus résistantes sur peuplèrent alors la Terre, les autres plus fragiles disparurent complètement. Celles-ci pourtant contribuaient au maintien de la parfaite harmonie et leur absence généra des troubles comme la prolifération de plantes toxiques, empoisonnant les animaux herbivores, ou l'invasion d'insectes, destructeurs lorsqu'ils pullulent en nombre trop important.

Alors Cœur de la Terre se mit en colère, et lança des éclairs, tant et si bien, que le foudre embrasa la Terre entière, brûlant tout ses habitants...

Le quatrième Monde, put perdurer un peu plus de trois milliers d'années. L'espèce dominante, ressemblant à l'homme, avait conscience de son existence et la faculté de penser. Elle se mit malheureusement à penser qu'elle était capable de modifier l'environnement à sa convenance. Elle s'arrogea le droit de tout remodeler à sa guise, déplaça les océans, supprima les montagnes, sans se préoccuper à aucun moment des conséquences de tous ces changements brutaux et nombreux sur les autres espèces ou sur la nature, alors que ces bouleversements les mettaient en danger. Mais le pire phénomène fut le degré d'autosatisfaction atteint par cette créature, qui faisait preuve de surcroît d'une grande vanité, défaut augmenté de plus en plus souvent d'un manque total d'humilité, d'un dédain profond pour tout ce qui se trouvait en dehors de son cercle de vie habituel. Elle devint intolérante, repliée sur elle-même, uniquement préoccupée par ses petits tracas ou plaisirs personnels.

Alors Cœur de la Terre se mit en colère, et en plus des éclairs, lança cette fois des lames fines tombant en pluie. À feu et à sang, la Terre ne compta bientôt plus aucun être vivant ...

À la création du cinquième Monde, Cœur de la Terre eut l'idée de créer l'homme, tel que nous le connaissons. Cœur du Ciel, prévoyant, créa alors la femme, afin que celle-ci puisse compenser par sa

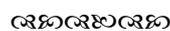
douceur et sa beauté la violence et la force dont faisait preuve la créature mâle. Par un hasard de fabrication, ils étaient dotés de cordes vocales. L'homme et la femme émerveillés par le Monde luxuriant autour d'eux et heureux de se trouver là, se mirent à chantonner ...

Cœur du Ciel se réjouit et annonça immédiatement à son confrère, Cœur de la Terre, que cette fois le Monde était parfait, la créature humaine réussie. La Parole, pourrait même donner aux hommes la faculté de leur rendre gloire ! Oh ! Quelle excellente idée : L'homme devra leur adresser des prières et des chants pour les honorer éternellement !

Comme les Mayas, c'est dans ce cinquième Monde ou « Soleil » que les Aztèques pensaient vivre ... Ils avaient conservé précieusement leur calendrier appelé « Pierre des Soleils » sur lequel est fixée pour l'éternité la légende racontant les cinq « Soleil »...

Bulle s'aperçoit qu'Antoine dort à demi, même s'il lutte pour garder les yeux ouverts. Elle l'embrasse en lui souhaitant bonne nuit et murmure avant de le quitter :

-Je te raconterai demain pourquoi le Soleil est si important pour les Aztèques...



« Ecoute, Antoine, Je suis Acamapichtli, « Poignée de roseau », et je vais te raconter mon histoire. Je suis né dans la cité lacustre de Tenochtitlan. Je suis venu au monde par la volonté de la « Dualité suprême », un couple qui réside au sommet du monde, et qui engendre tous les êtres vivants, y compris les Dieux. Le Seigneur de la Dualité Ometecuhtli et la Dame de la Dualité Omeciuatl, ont le privilège de fixer la date de naissance et le destin de chacun. Ils décident pour nous, c'est pourquoi nous tentons de maîtriser notre destinée en consultant les prêtres et leurs calendriers divinatoires quasi quotidiennement, pour connaître les jours fastes pendant lesquels nous pouvons par exemple organiser un mariage ou entreprendre un voyage. ..Mon peuple, loquace, aime user et abuser des discours et dès ma naissance, la sage-femme m'accueillit ainsi : « Mon fils bien aimé, sache bien que ta maison n'est pas ici où tu es né, car tu es un guerrier, tu es un oiseau et cette maison où tu es né n'est qu'un nid. Ta mission est de donner à boire au soleil avec le sang des ennemis, et de nourrir la Terre ». () Puis mon père, a fait venir un devin qui a annoncé que je suis né « sous un bon signe, je serai donc courageux et brillant à la guerre » (*)» Jacques Soustelle-Les Aztèques*

Mais avant d'aller combattre, j'ai dû me rendre à l'école ! Fille ou garçon, enfant issu de la plèbe ou enfants de dignitaires, l'école est obligatoire pour tous. Je devrais dire les écoles, puisqu'il en existe deux, complètement antagonistes, d'ailleurs. Il y a le calmecac présidé par Quetzalcoatl, divinité de l'auto sacrifice, de la pénitence, des livres, des calendriers et des arts, qui forme les hauts dignitaires et les prêtres. Et puis le telpochcalli, la maison des jeunes gens, présidée par Tezcatlipoca, Dieu guerrier. Je n'ai pas hésité une seconde, tu t'en doutes !

J'ai aussi appris quelques chants et l'importance de participer et de célébrer les rituels religieux, indispensables à la continuité de l'univers. Je l'ai compris à travers le mythe de la création du soleil, racontant que celui-ci est issu d'un grand brasier dans lequel s'était jeté un Dieu. Alors l'astre divin s'éleva dans le milieu du ciel, mais pour qu'il puisse ensuite commencer sa course, il a fallu que tous les autres se sacrifient à leur tour. Ainsi, les Dieux ont donné l'exemple. Ils auraient déclaré à cet instant: « Mourons tous, faisons que notre mort donne la vie. »

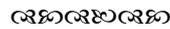
Nous sommes le « peuple du soleil » nous devons le nourrir afin qu'il poursuive son mouvement, car s'il s'arrête, nous mourrons tous. Je me souviens qu'un soir dans la cité, ainsi que dans la campagne alentour, nous avons dû éteindre tous les feux, d'ordinaire très nombreux car la vie nocturne est importante chez nous. Mais ce soir là, la consigne était stricte, et dans la pénombre je me sentis poussé par la foule et emmené malgré moi en direction du Temple, au sommet duquel les prêtres, la tête levée vers le ciel, attendaient solennellement. Ils observaient la constellation des Pléiades qui s'aligne chaque année avec le milieu du ciel.

Toutefois, ce soir là, nous étions arrivés à un moment crucial: le terme du « siècle », constitué pour nous d'un cycle de cinquante-deux années. Le soleil venait donc de se coucher pour la dernière fois. Nous nous demandions avec angoisse s'il allait réapparaître le lendemain ou bien si les monstres de la fin du monde allaient surgir... L'attente fut longue, silencieuse, tendue. Lorsque les prêtres levèrent le bras, donnant le signal du sacrifice, la liesse emporta la foule, qui fit passer le message, car nous étions encore plongés dans la pénombre, et ne pouvions rien distinguer. « La vie continue ! La vie continue ! » Criaient-ils. Alors, nous n'eûmes de cesse que de rallumer le « feu nouveau ». Avec entrain comme tu peux l'imaginer ! Le mouvement des planètes dans le ciel avait continué sans s'immobiliser pour toujours au zénith, signe que la vie pouvait continuer, en effet !

Devenu guerrier, je tuai peu d'hommes mais capturai de nombreux prisonniers destinés aux sacrifices dans les multiples temples consacrés chacun à une divinité. Mon peuple, tolérant n'imposait pas ses Dieux aux tribus soumises, bien au contraire, nous adoptions les leurs, accroissant sans cesse la Dété.

A chaque fois, que j'ai capturé un ennemi je lui ai déclaré selon la coutume: « sois le bienvenu, tu connais ce qu'est le sort de la guerre: aujourd'hui pour toi, demain pour moi. » Je sais en effet, que tôt ou tard, je le suivrai dans la mort de la même manière, sur l'autel du sacrifice. J'ai en mémoire l'histoire de ce Seigneur, qui fut capturé et qui renonça à la liberté qu'on lui proposait – car c'était un seigneur admiré – il exigea et obtint de mourir sur la pierre des sacrifices, renonçant ainsi à la vie. Il s'agit de notre devoir: assurer la résurrection du soleil. Les guerriers ne craignent pas de mourir: la nature toute entière meurt à la saison sèche pour renaître plus jeune et plus belle encore à la saison des pluies.

La vie naît de la mort. Et puis, nous avons un avantage particulier. Si nous mourrons sur le champ de bataille ou sur la pierre des sacrifices, nous devenons immortels. Pendant quatre ans, nous sommes les compagnons du Soleil, l'escortant gaiement dans sa course quotidienne - honneur suprême de se trouver en si brillante compagnie ! Puis ensuite, nous nous réincarnerons en colibris, légers et libres ».



Bulle a terminé son livre sur les Aztèques, qui, comme elle, aimaient les mots ; ils possédaient une littérature riche et variée, ils faisaient preuve d'éloquence dans de nombreuses occasions de la vie publique ou privée. La poésie était aimée et pratiquée par les dignitaires et leurs familles. Il existait même des poètes professionnels tant sa place est importante dans la société. Les poèmes étaient accompagnés de musique, ainsi appelait-on les poètes *cuicani* ce qui signifie « chanteurs ». Bulle a été très étonnée de découvrir la hantise perpétuelle de la fin du monde du peuple précolombien, cette obsession qui les conduit à faire des actes aussi horribles que les sacrifices humains, alors que par ailleurs ce peuple est humble, courtois, respectueux. Il aime le beau langage et les fleurs. Et comme tous les hommes, regrettent simplement la brièveté de la Vie. Bulle est émue à la lecture de ces poèmes, de ces questions, posées depuis si longtemps et toujours non résolues aujourd'hui :

*« Est-ce que mon cœur s'en ira
Comme les fleurs qui ont péri ?
Mon nom ne sera-t-il rien quelque jour ?
Ma renommée ne sera-t-elle rien sur la Terre ?
Au moins des fleurs ! Au moins des chants !
Comment mon cœur fera-t-il ? (pour survivre)
Ah ! C'est en vain que nous passons sur la Terre. » **

Nezahualcoyotl, Seigneur de Tezcoco avait écrit ces vers :

*« Non pas pour toujours ici sur la Terre
Mais seulement pour un bref instant.
Même les jades se brisent
Même les ors se fondent,
Même les plumes du Quetzal se cassent.
Non pas pour toujours ici sur la Terre
Mais seulement pour un bref instant. » **

*Poèmes tirés du livre de J.SOUSTELLE « Les Aztèques »

Bulle est séduite par l'idée de cycles et de renouvellement, la remise en cause perpétuelle de la continuité de l'univers. Comme si régulièrement, l'homme devait faire le point, un bilan qui

conditionnerait la poursuite de la vie sur Terre. Comme si l'homme devait des comptes... Si ce n'est à Dieu, n'est-ce pas envers le monde de demain ? N'est-ce pas envers sa descendance ? Comme si la vie était un grand tableau noir, qu'on effacerait de temps en temps car l'homme - l'élève en difficulté- ne parvient pas à réussir son exercice, ainsi il aurait la possibilité de tenter une nouvelle fois sa chance. Ainsi, peut-être que le monde peut devenir meilleur. Et pourquoi ne pas voir là l'image symbolique de la maturité du monde évoluant au fil des millénaires et s'améliorant. La sagesse a un prix : celui du temps.

En revanche, l'idée de prédestination, la laisse dubitative. Elle a l'impression quant à elle, de faire ses choix personnels en toute liberté et d'être le seul maître à bord de sa vie.